

Vittorio Frigerio

Les presses enfantines chrétiennes au XXe siècle. Sous la direction de Thierry Crépin et Françoise Hache-Bissette. Arras : Artois Presses Université, 2008. 258 p. ISBN : 978-2-84832-083-0

Cet ouvrage se divise en cinq sections comptant chacune entre trois et quatre articles. Le but en est, pour citer la quatrième de couverture, « d'examiner, à l'aide de regards disciplinaires croisés, tous les aspects de ces presses, images aussi bien que textes, photographies et bandes dessinées aussi bien que romans et nouvelles, en mettant en valeur leur variété et leur spécificité sans négliger une perspective comparative entre illustrés catholiques et protestants mais aussi entre illustrés français, belges et suisses ». Il s'agit en fait surtout, pour reprendre les termes que Jean-Pierre Rioux utilise dans sa « », de faire le tour des productions chrétiennes à l'intérieur de « cette culture de masse dont le rayon de courbure n'avait pourtant rien de chrétien » (250). Le projet est ambitieux, et a le mérite de contribuer à défricher ultérieurement un champ fort peu étudié jusqu'ici, avec peu d'exceptions¹.

La première section, intitulée « " », commence avec un article de Jean-Yves Mollier sur « Henri Gautier et Maurice Languereau, deux éditeurs chrétiens dans le monde de l'édition pour la jeunesse ». L'auteur y reconstruit un parcours éditorial exemplaire dans son genre et identifie la reconversion des presses chrétiennes dans l'édition pour la jeunesse au seuil de l'ère de la culture de masse, dans une « tentative de *reconquista* » (27) idéologique et spirituelle. Les éditeurs de *La Semaine de Suzette* et des *Veillées des chaumières* oeuvrent pour l'endoctrinement des jeunes filles et des femmes, en particulier, dans une société de plus en plus sécularisée.

Rita Ghesquière se penche sur « "La maison d'édition d'Averbode" », « prêtant attention au processus de sécularisation

qu'a vécu cet éditeur catholique et aux stratégies qu'il a adoptées pour maintenir sa position à l'intérieur du champ littéraire de jeunesse » (29) Elle relève l'importance économique de l'abbaye et de son imprimerie dans une région pauvre, en étudiant successivement sur trois périodes : l'entre-deux-guerres, les années 1945-1965, les années 1965-2004. Se dégage de son analyse le portrait d'une maison d'édition qui part d'un fonds de jeunesse très traditionnel, composé de récits de missionnaires et de vie des saints, pour se diversifier progressivement. Publiant en français et en néerlandais, Averbode compte parmi ses auteurs John Flanders, et consacre une place importante à la bande dessinée, notamment la fameuse série « Blondin et Cirage » de Jijé. Voient ainsi le jour plusieurs hebdomadaires consacrés à différentes tranches d'âge et avec une orientation éducative, alors que le fonds de livres passe au second plan. À partir des années soixante-dix l'accent revient sur les livres, avec une tentative de donner un cachet plus franchement littéraire aux productions de la maison d'édition, initiative qui lui vaut plusieurs prix importants. Des raisons économiques dictent depuis 2002 un retour vers l'éducatif.

Michèle Piquard présente « "Les presses enfantines chrétiennes aujourd'hui en France : la montée en puissance du groupe Bayard" ». Elle identifie le succès considérable de cette maison d'édition dans le fait qu'elle aurait compris le processus de sécularisation en acte depuis les années soixante/soixante-dix, qui voit la pratique religieuse de plus en plus reléguée au domaine du privé. Sont discutés les magazines du groupe, dont *Pomme d'Api*, consacré à « l'inculcation de valeurs morales, sociales et comportementales » et *Okapi*, empreint à « une morale chrétienne de l'engagement citoyen » (47), ainsi que les stratégies plurimedia et l'ouverture au marché international depuis 1990, qui font de Bayard « le premier éditeur français de presse pour la jeunesse » (51).

La deuxième section, « », débute avec un article de Francis Marcoin sur « "Trois journaux 'catholiques' : *Revue Mame*", ». Il s'agit de trois publications apparues entre 1894 et 1905. *La Revue Mame*, du nom de la maison d'édition bien connue, se présente comme une publication familiale à visées récréatives.

René Bazin, le spécialiste du roman rustique et des bons sentiments, y publie ses textes. Ouvertement réactionnaire, anti-dreyfusarde, cette publication est tout orientée vers un passé mythifié. Le Noël, qui paraît à partir de 1895, est un journal pour enfants édité par les frères assumptionnistes, de caractère particulièrement austère. Il propose un fonds « presque exclusivement moralisateur et dogmatique » (65) et correspond à « un milieu ultra d'«enragés légitimistes» » (68). La Semaine de Suzette, enfin, se présente comme « un projet de reconquête spirituelle » (69) qui prend la forme d'une revue bourgeoise, misant sur la bonne humeur, le divertissement et un mélange varié de récits édifiants et de romans et contes d'aventure, de mystère ou à sujet historique. Sans oublier la célèbre Bécassine, qui voit le jour sur ses pages.

Sylvette Giet consacre son étude à « "Lisette, un illustré entre tradition et modernité (1937-1939)" », faisant le portrait d'une presse encore dominée par l'écrit, ne laissant qu'une place restreinte au récit en images ou illustré malgré des velléités hautement affirmées de modernisation. Dans le contexte d'une « américanisation [...] limitée et fragile » (89), l'utilisation de la photo et de la couleur, et une certaine attention au cinéma, indiquent la voie d'une évolution qui reste victime du « paradoxe entre la proposition d'un idéal à la fois religieux et patriotique tourné vers l'action et l'enfermement des filles dans un univers intérieur » (84), pour les préparer au destin d'obéissance passive qui est le leur selon les créateurs du journal.

Marie Garnier, dans son article « "Pomme d'Api", le grand journal des tout-petits », raconte le succès de cette revue, créée en 1966 pour un public d'enfants entre 3 et 7 ans. Elle en identifie les raisons dans le fait que le magazine « a sans cesse innové » (103), qu'il a su s'imposer auprès d'un nombre de lecteurs dépassant le simple cadre du public catholique, et dans sa capacité de créer un « triangle magique entre l'enfant, le parent et le journal » (96).

La section se termine avec l'article « "La presse enfantine et juvénile chrétienne en Belgique francophone aux XIXe et XXe siècles : première enquête" », de Luc Courtois, qui offre un tableau

d'ensemble de la littérature enfantine en Belgique francophone, sujet jusqu'ici souvent ignoré, la plupart des études privilégiant le monde de la bande dessinée. L'auteur recense l'ensemble de la production, des premiers précurseurs périodiques protestants, aux presses d'Averbode, aux mouvements de jeunesse catholiques.

La section « » débute avec un article de Pierre-Yves Kirschleger intitulé « "L'Abeille", un mensuel protestant pour les jeunes filles ». Lancée en 1923, cette publication est issue des Unions cadettes et s'efforce de créer une complicité avec les lectrices en proposant des lectures, des jeux, des travaux pratiques et des concours. Le but est d'« oeuvrer pour la religion vécue » (134). A partir de 1947 l'orientation du journal change en même temps que la périodicité s'intensifie. L'Abeille s'ouvre à toutes les jeunes filles, et dilue en ce faisant sa composante proprement religieuse, reflétant les profondes mutations en oeuvre dans le milieu des mouvements de jeunesse protestants à l'époque.

Jean-François Zorn, dans « "Le Petit Messager des Missions Évangéliques". Une presse enfantine à l'époque de Tintin au Congo », se donne comme but de s'« interroger sur le regard porté sur l'autre, en l'occurrence l'Africain colonisé et christianisé, mais également l'Africain dans son contexte culturel » (141) pendant l'année 1931, qui a vu se tenir à Paris l'Exposition coloniale internationale. Il compare l'image de l'Africain offerte par cette revue, véhicule d'« une littérature de propagande affichée de l'idéologie et de la pratique missionnaire protestantes » (144), avec l'album controversé de Tintin. Il note la figure positive du personnage du missionnaire dans le récit d'Hergé, à l'opposé de la représentation critique des autres Blancs. Il note aussi à quel point la représentation du Noir offerte par le bédéiste est distante de celle de la revue, attentive aux réalités culturelles des pays africains. Le Petit Messager anticipe le virage tiers-mondiste des églises et présente dans ses pages l'histoire des « grands Noirs » (149), alors que Tintin ne rencontre que « des petits nègres »...

L'article de Josiane Cetlin, « "'Dieu, Humanité, Patrie', une devise pour Notre Journal : Illustré pour les enfants", 1926-1947, un périodique chrétien pour la jeunesse publié en Suisse romande »,

retrace le parcours de cette revue helvétique, vendue dans les kiosques à partir de 1944, et qui changera de nom trois fois entre 1947 et 1969. Il s'agit du fruit de la coopération des mouvements missionnaires, des unions chrétiennes et d'un groupe antialcoolique. L'auteur analyse le contenu de la publication pendant la guerre pour montrer à quel point il « témoigne de manière exemplaire, du repli de la Suisse sur elle-même et sur les valeurs ancestrales qui la fondent » (162). Le but, en cette période de crise, est de renforcer « la défense nationale spirituelle » (163).

Christian Guérin évoque la figure de « "Pierre Joubert, illustrateur au service d'une pédagogie dans l'entre-deux-guerres" ». Ce dessinateur, auteur au trait particulièrement efficace dont les images ont orné les couvertures des journaux des associations des Scouts de France de l'avant-guerre, contribue par son oeuvre « à façonner [...] le modèle d'une identité collective » (176). Son style simple, entre maniérisme et idéalisation, illustre l'idéal profondément réactionnaire d'« une France royale, rurale, corporatiste, chrétienne » (177) pétrie de méfiance envers tout ce qui appartient à la modernité et désireuse de créer les croisés de l'avenir, voués à « refaire chrétienne la France » (178).

Philippe Rocher consacre son étude à « "La religion d'Hergé. Du Boy-scout belge au Journal de Tintin". Itinéraire chrétien d'un héros et de son créateur ». Il évoque l'influence sur le jeune Georges Remi de l'abbé Wallez et son travail au Petit Vingtième, dans cette atmosphère de renouveau catholique, mais belge et nationaliste, à la même époque où en France les intellectuels (Mauriac, Gide...) se convertissent et exaltent l'église. Surtout, il retrace l'évolution d'Hergé, à partir d'un « milieu catholique intransigeant marqué par la culture autoritaire et le goût pour une société d'ordre » (193), jusqu'à ses créations ultimes, où: « Les vieilles valeurs catholiques se sont sécularisées et l'un et l'autre [Hergé et Tintin] vivent une morale individualiste, teintée de pessimisme, héritée des évangiles chrétiens » (198).

La section se clôt sur l'article de Thiery Crépin, « "Robert Rigot, un dessinateur gagné par l'antisémitisme ?" », qui présente le cas intéressant d'un dessinateur très présent dans la presse catholique,

en particulier *Coeurs Vaillants* et *Âmes Vaillantes*. À travers l'analyse de sa bande dessinée *La Cité perdue*, publiée dans *Coeurs Vaillants* en 1941, l'auteur montre le surgissement de la propagande pétainiste et l'illustration d'un « régime idéal pour la société française [qui] serait une synthèse entre théocratie et autocratie » (207).

La section « » débute avec un article de Manon Pignot intitulé « "Suzette" contre ». Elle y compare le destin des deux publications, évoquant en particulier le parcours des frères Offenstadt, juifs allemands spécialistes des revues grivoises, qui lancent *Fillette* et se reconvertissent au moralisme et au discours de guerre alors qu'éclate la première Guerre Mondiale. Elle décrit la campagne des marraines de guerre, dans laquelle *Fillette* bat *Suzette* de vitesse, et commente sur l'ironie d'un journal comme *Fillette*, qui se veut populaire et qui présente une héroïne à mi-chemin entre la bourgeoisie et la petite noblesse, alors que la publication bourgeoise *Suzette* met en vedette *Bécassine*, la fille du peuple. Au-delà de leurs différences, l'auteur conclut cependant que « dans les deux journaux, on retrouve ce même discours qui mêle l'exaltation du sacrifice à une philosophie de la résignation et du 'rester à sa place' [...] » (220).

Catherine D'Humières se concentre, elle aussi, sur *Suzette* dans son article « "Hagiographie, exemplarité et enseignement : les vies de saints dans *La Semaine de Suzette*" entre 1930 et 1940 ». Elle évoque ces contes qui ont eu un succès durable auprès de plusieurs générations de lecteurs, souvent basés sur des thèmes correspondant aux fêtes liturgiques. Agrémentés d'inventions conçues pour attirer les petits, ainsi que l'introduction d'animaux, ces récits ont la double fonction de proposer un « exemple à suivre » et de rappeler une « protection à invoquer » (227). Moralisateurs avant-tout, les contes de *La Semaine de Suzette* visaient à « mettre la grandeur à la portée des petits, de la couleur dans un enseignement doctrinal un peu austère, et beaucoup de chaleur dans la propagation de la foi catholique » (235).

Ce volume représente une contribution intéressante à l'étude des rapports entre la culture de masse et les églises, et sur la façon dont celles-ci, obligées bien malgré elles à oeuvrer dans un milieu qui ne leur est pas congénial, tentent de porter sur le terrain des imprimés pour enfants leur lutte pour l'endoctrinement des nouvelles générations et contre l'empiètement progressif de la modernité et des idéaux de liberté et d'égalité.

Notes de bas de page

¹  La plus notable étant l'ouvrage récent de Loïc Artiaga, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIXe siècle*. Limoges : PULIM, 2007.